

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Number 28, 1991

Nouvelles d'une page

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3636ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Nouvelles nouvelles d'ici]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (28), 83–90.

Qu'est-ce que la mort ?

Denis Bélanger, *La Vie en fuite*, Montréal, Québec / Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1991, 148 p.

La mort fait ici l'objet de douze portraits magnifiques qui ne prennent pas nécessairement le visage que l'on aurait anticipé de prime abord. Sans éluder sa dimension tragique, l'auteur sait poser sur elle un regard empreint de distance et d'ironie qui favorise la réflexion et compense la tiédeur du style.

Le premier texte, intitulé « Gérard Batidooz », et déjà paru dans *Complément d'objets* chez XYZ éditeur, rend bien compte de l'absurdité et du mystère qu'elle représente pour l'être humain. Quoi de plus absurde et de plus déchirant que le décès accidentel et bête d'un jeune écolier sourd-muet qui veut retourner dans son pays natal (Haïti) ? Fin que personne n'aurait pu prévoir, même le professeur de l'enfant, dépassé par les événements, qui fait la macabre découverte. La mort fait ressortir l'irréparable solitude dans laquelle se trouve confiné chaque être humain. On peut se demander lequel est le plus seul : celui qui reste ou celui qui part ?

La mort la plus insoutenable, celle qui brûle à petit feu, aboutissement d'une longue agonie, émerge dans « De la porte ». Ce récit raconte la visite d'une mère à son fils mourant, atteint de diabète, qu'elle ne reconnaît pour ainsi dire plus parmi les autres malades. Elle est bien décidée à ne plus retourner le voir, préférant conserver de lui un souvenir heureux, et choisit la vie.

On conviendra que ce n'est pas tant la mort qui importe que les réactions des gens vis-à-vis d'elle, qu'elles soient guidées par l'hypocrisie, la lâcheté ou la difficulté de l'assumer.

Elle emprunte la forme plus symbolique de la rupture avec « Camélia », qui met en évidence les excès et les prétentions d'un

type de discours amoureux en nous faisant assister à la naissance et à la fin d'une relation amoureuse « épistolaire ». Carl Poulin répond à une petite annonce publiée dans un journal par une jeune fille (du moins l'imagine-t-il comme telle) qu'il baptise pompeusement du pseudonyme de Camélia à défaut de connaître son nom véritable. Ne recevant aucune réponse, il multiplie les lettres et tente en vain de percer l'énigme et le cœur de « l'heureuse élue ». Finalement, découragé, il met fin à cette « relation ».

« Deux petites heures », qui présente plus d'intérêt, s'intéresse à la vacuité d'une relation provisoire entre un jeune barman et une cliente légèrement plus âgée, « le temps d'une petite mort ».

Bref, la mort est au rendez-vous ! On appréciera l'aisance avec laquelle l'auteur la dépeint, passant sans vergogne de la tragédie à l'humour, ainsi que l'effort qu'il fait pour la dédramatiser sans verser dans la banalisation pure et simple. Remarquons qu'elle n'est pas souvent envisagée en dehors d'un rapport avec la vie. Comme si tout cela relevait d'une question de choix : la vie ou la mort, le temps présent ou le souvenir, etc. Notons que la vie semble comporter plus de souffrances, dans ce recueil du moins !

Martin Thisdale

L'horreur est humaine

Benoît Dutrizac, *Sarah La Givrée*, Montréal, Québec / Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 1991, 153 p.

On peut être rebuté par la dureté et la trivialité de certains des textes de ce premier recueil « sanguinaire » de Benoît Dutrizac, par ailleurs auteur de *Kafka Kalmar*, un premier roman remarqué. Le refus des compromis est toutefois une des qualités de ce jeune auteur en passe de devenir un maître de la nouvelle et du roman noirs, « Made in Québec ». Il sait mettre les situations les plus macabres et les émotions les plus exacerbées au service d'une

certaine vision absolue qui privilégie des quêtes de justice et de tendresse néanmoins présentes sous sa plume.

Benoît Dutrizac ne donne pas l'impression de vouloir rejoindre un lecteur friand de sensationnalisme. Son traitement de la violence prend sa source dans un besoin impérieux et légitime de dénoncer la domination et l'exploitation dont font les frais, plus souvent qu'à leur tour, les femmes et les jeunes. À cet effet, il bifurque, à sa manière, vers l'analyse psycho-sociologique, se faisant, à la suite de certains comme Richard Martineau, par exemple, le porte-parole d'une génération à laquelle il appartient (il est né en 1961) et qui serait en difficulté actuellement, notamment sur le marché du travail et face à la société en général.

La nouvelle éponyme entame brillamment le recueil sur une note à la fois violente et profonde. Encore jeune, Sarah déserte le domicile conjugal et la banalité de la vie banlieusarde pour devenir prostituée. Elle trouvera ce qui lui manque le plus: la liberté et l'autonomie financière que lui procurent ses clients qu'elle tue par la suite l'un après l'autre, craignant chaque fois avoir affaire à un détective privé chargé de la ramener à la maison. Cette quête de liberté et ce refus constant de l'aliénation, qui se heurteront toutefois à un mur lorsque le mari refera son apparition, s'inscrivent parmi les éléments principaux qui confèrent au récit son intérêt et sa richesse.

Très présent dans le recueil, le rêve compte parmi les autres éléments signifiants du discours de Dutrizac. En fait de rêve, il faudrait plutôt évoquer une perspective onirique donnant à certains textes une dimension surréaliste qui confirme leur statut littéraire. Ainsi, comment ne pas louer ces procédés à caractère allégorique que l'on retrouve dans « Père Cruel », qui décrit une relation *fuckée* entre David et ses parents en démystifiant habilement les fantômes de l'enfance pour prôner les vertus de la liberté?

Une autre nouvelle, « La goutte », tient plus de la science-fiction. Une goutte (comme de raison) atterrit sur la joue gauche d'un jeune écrivain et est à l'origine d'un processus de détérioration de sa peau qui perturbe son existence. Métaphore pour

désigner les pluies acides? Certaines maladies? C'est encore le côté fantastique de ce récit qui demeure le plus intéressant grâce à ce qu'il suppose de talent et d'imagination chez l'auteur.

Enfin, à travers tout cela, il y a l'ironie qui fait le charme du personnage que compose peu à peu, et peut-être malgré lui, Benoît Dutrizac. Ironie tantôt douce et humanisante, tantôt consciente des drames et des contradictions de l'être humain, mais surtout proche de notre société, ce qui donne une saveur toute spéciale à l'ensemble de ces nouvelles.

Martin Thisdale

Structures et aliénation

Lucie Gagnon, *Quel jour sommes-nous?*, Montréal, Triptyque, 1991, 84 p.

Ces nouvelles — pour la plupart assez courtes, ce qui n'est pas un mal en soi — examinent le rapport que l'être humain entretient malgré lui avec le temps, comme le suggère d'ailleurs fort habilement le titre du recueil. Plutôt dysphorique, ce rapport sert de prétexte à évoquer des thèmes existentiels, tels l'angoisse de la mort, la perte du sens de l'existence, mais surtout la banalité qui constitue peut-être en soi la pire des morts. Lorsqu'elle est envisagée, la mort (la vraie) — souvent dépeinte de manière à la fois tragique et absolue — apparaît presque désirable:

J'ai oublié de respirer. J'agite les bras à la hauteur de ma tête. Mais la vague roule encore. J'arrête de remuer. J'écoute l'intérieur de la mer. (« L'intérieur de la mer », p. 84)

L'auteure reproduit donc les gestes et les attitudes du quotidien, les uns insignifiants, les autres déterminants. Elle propose des réflexions approfondies sur le temps par le biais d'aspects comme le décompte des jours, le déclin de l'être humain, les contraintes auxquelles ce dernier est soumis toute sa vie durant, bref, tout ce qui le structure, le réduit et, en définitive, l'« avale ».

Il faut ajouter à cela l'anonymat volontaire de certains personnages qui renforce leur aliénation, entraînant une fluidité qui, à défaut de les embellir, confirme leur statut littéraire et leur portée revendicatrice.

L'ensemble des textes est dominé par un réalisme impitoyable auquel vient s'ajouter une touche d'onirisme et un brin d'ironie qui comptent parmi les qualités d'une œuvre marquée par un désir d'examiner la vie sous toutes ses coutures sans faire de compromis. Les atmosphères sont très étranges et le ton vraiment particulier.

Ainsi, ce recueil, le premier de Lucie Gagnon, présente toutes les caractéristiques d'une œuvre réussie et travaillée.

Martin Thisdale

La mort pour seule destination

Hugues Corriveau, *Autour des gares*, Québec, L'instant même, 1991, 226 p.

A *utour des gares* est le premier recueil de nouvelles de Hugues Corriveau, ouvrage qui lui a valu le prix Adrienne-Choquette. L'auteur est principalement connu pour son œuvre poétique, mais il a aussi écrit deux romans et fait partie des acolytes de la modernité qui s'intéressent de plus en plus à la nouvelle.

Hugues Corriveau est un auteur qui écrit avec le sentiment aigu de sa propre fin. Chaque mot est un pas vers sa mort, une mort que l'écriture ne parviendra pas à conjurer puisque celle-ci s'incruste encore dans chacune des cent nouvelles de *Autour des gares*.

En effet, les personnages de ce recueil portent comme seul bagage l'angoisse de vivre et de mourir. Corps mutilés, mourants, itinérants, assassins, tuberculeux, déprimés chroniques, toutes ces victimes errent autour des gares et dans les trains; même le voyageur se rendant dans un lieu de rêve au cœur des Alpes court vers l'inexorable angoisse d'être... Dans un petit restaurant sordide,

prisonnier d'une tasse de café infect qu'on ne cesse de remplir, il retrouve tout naturellement le mal de vivre. Et l'enfant heureux qui contemple le va-et-vient des trains et des voyageurs se frappe aussi contre le malheur, lorsqu'on abat devant lui un cheval dont les deux jambes sont rompues: « Il y avait eu un arrêt, une cassure dans mon propre destin... une inquiétude lasse allait dorénavant me faire douter du plaisir même. »

Effrayés par le moindre mouvement dévastateur de la vie, les personnages de Corriveau se réfugient dans un train sans pouvoir fuir la perte que tout destin leur réserve: celle du temps qui passe et ne revient jamais. À ce sujet, il convient d'ailleurs de signaler que chaque nouvelle contient une citation d'*À la recherche du temps perdu*, de Marcel Proust, qui renforce et illustre cette thématique temporelle.

D'une manière générale, il s'agit d'un recueil qui bouillonne d'angoisses: peur de rater son train, peur de ne plus jamais revoir un visage, peur de descendre du train, peur de voir un paysage filer sous nos yeux, peur de ne pas connaître une ville avant de la quitter, peur de partir, peur de ne pas partir... L'inquiétude obsédante des personnages se répète inlassablement, et le lecteur s'ennuie par moments autant qu'eux.

Oui, le destin et le temps sont effroyables et la vie nous échappe. Mais encore faut-il trouver un ton et un style qui évoquent avec force cette vérité de La Palice. Ce ne sont pas les propos philosophiques des personnages qui comptent dans la nouvelle, mais leurs agissements et leurs silences. Pour sa part, Hugues Corriveau met dans la bouche de ses narrateurs des commentaires inutiles du genre: « La mort se tient rarement coite » (p. 66); « J'y vis instantanément la marque affreuse du destin » (p. 90); « Il était donc vrai que le malheur frappait sans prévenir »... De plus, les citations de Marcel Proust ne contribuent pas toujours à l'unité de ton dans le recueil. Écrire cent nouvelles de deux pages demeure ainsi un projet périlleux d'où ne sont exclus ni la répétition ni la rupture de ton.

Convenons cependant que certaines nouvelles méritent qu'on s'attarde un peu sur ce recueil, comme celle où l'étreinte d'un couple joyeux sur le quai d'une gare se termine par une séparation inexplicable, ou encore celle où un homme, muet et satisfait, regarde partir ses bagages vers une destination inconnue. Dans ces deux nouvelles, l'auteur a su créer un climat étrange qui suscite la curiosité et l'émotion. Il développe ainsi l'art de la nouvelle qui ne consiste pas à analyser ou à commenter le mystère de la vie, mais à le recréer.

Lucie Gagnon

D'ailleurs et d'autrefois

Bertrand Vac, *Rue de Bullion*, Montréal, 1991, Leméac, 142 p.

A priori, il faut se réjouir de la récente parution de *Rue de Bullion*, recueil de nouvelles de Bertrand Vac, tout d'abord parce qu'il s'agit là d'un nom important de la littérature québécoise dont l'œuvre comporte déjà de nombreux titres (comme les fameux *Louise Genest*, *Deux Portes... une adresse* ou l'irrésistible *Saint-Pépin P.Q.*), accueillis souvent par de nombreux prix, mais aussi parce qu'il s'agit du retour sur la scène littéraire d'un écrivain trop rare qui a su alterner avec bonheur romans et recueils de nouvelles. Il faut se réjouir mais force est de constater pourtant que l'enthousiasme initial est vite tempéré à la lecture de l'ensemble.

Bien sûr, ce recueil possède des atouts incontestables et on ne répétera jamais assez, par exemple, combien Vac est à l'aise pour observer ses compatriotes et en brosser des portraits étonnants de vérité et de précision. Il observe chez l'un les ravages de la convoitise et de la soif de pouvoir (à ce sujet le portrait du québécois typique dans « Des flamands roses » est véritablement savoureux), chez l'autre les tiraillements du désir ou les aléas de la séduction (voir « Le visa » ou les mésaventures d'un jeune soldat québécois dans le Paris de l'après-guerre), accordant chaque fois une grande importance à l'évolution sociale de l'individu dans tel

ou tel groupe (voir le jeune Açoréen adopté à distance par une Québécoise d'âge mûr dans « La maison de São Miguel » ou, dans la nouvelle éponyme, l'éducation du petit Jean-François Montreuil dans une rue chaude du Montréal des années cinquante). Il y a là tant de détails et si bien observés, qu'à n'en pas douter Vac doit s'inspirer directement de ses expériences ou de ses propres souvenirs pour atteindre une telle exactitude.

Outre le portrait social, le recueil fait aussi largement appel à l'humour et Vac nous fait sourire plus d'une fois avec ses petites réflexions impertinentes du genre « à l'époque le personnel était gentil dans les ambassades de France » (p. 46), et autres... Son regard est souvent malicieux et le ton nous fait penser bien des fois à cette ironie dans laquelle sont passés maîtres des auteurs comme Pierre Karch, par exemple.

Mais qu'est-ce qui ne va pas alors dans un si bel ensemble? C'est que le recueil semble sortir d'une autre époque et bien qu'il soit récent, il a du mal à nous toucher et se présenterait presque comme un ouvrage ancien, un témoignage, déjà digne des manuels d'histoire littéraire québécoise. Bertrand Vac nous parle encore de la « belle province » au lieu du Québec et des « Canadiens français » plutôt que des Québécois. Son monde n'est plus le nôtre. Ses références, ses centres d'intérêt, les milieux qu'il évoque n'ont parfois plus grand-chose à voir avec nous et nous ne pouvons leur accorder qu'une attention limitée, à moins d'être précisément issu de la même génération et de la même classe sociale que l'auteur. À défaut, la complicité entre auteur et lecteur se fait ici trop rare.

Par ailleurs, trop de nouvelles ont une chute prévisible, voire décevante, qui n'étonne en rien le lecteur d'aujourd'hui. Enfin, certains textes sont carrément anecdotiques et on ne comprend pas comment des récits aussi insignifiants que « L'opale », « Gare au dard », « Le verre de pastis » ou « Le feu dans l'âtre » puissent côtoyer dans le même recueil des réussites nettement plus abouties... Car quatre échecs sur neuf nouvelles, c'est quand même beaucoup!

Pierre Salducci